

CONSTRUIRE L’ESPACE. UNE APPROCHE DISCURSIVE

Anne-Sophie Calinon (*CRIT, Université Bourgogne Franche-Comté*)

Katja Ploog (*LLL, Université d’Orléans*)

Nathalie Thamin (*CRIT, Université Bourgogne Franche Comté*)

1. Introduction

Cette contribution propose une rencontre entre philosophie et sciences du langage en interprétant *l’habiter* comme une *construction* de soi par le discours et dans le discours. L’expérience concrète du mouvement constitue un désancrage qui permet l’élargissement des catégories projetées par un modèle de mobilité fixe, encadré par des lois, des contraintes administratives, des contraintes matérielles et des contraintes psychologiques.

L’observation de la construction du monde par le discours rapproche notre perspective des travaux d’inspiration phénoménologique qui explorent la nature de l’acte d’habiter par sa perception : la perception de l’Espace telle qu’elle est dite témoigne de sa construction comme représentation mentale et donne corps à une conceptualisation de la notion de *mobilité* comme capacité à interpréter, à structurer l’espace et non plus comme déplacement effectif.

En tant qu’*espace investi* au fil d’une trajectoire, *l’habiter* est un indice de la mobilité. En effet, les trajectoires observées conduisent à envisager *l’habiter* d’une manière dynamique : nous posons que *l’habiter* est l’investissement de son expérience migratoire même par le sujet, qui lui offre l’ancrage nécessaire à l’appropriation de l’espace. L’ouvrage de A. Berque (1987) sous-tendra notre réflexion : qu’est-ce qu’un lieu où l’on vit et comment émerge-t-il comme étoffe de l’existence du migrant ? Comment la manière d’*habiter les lieux* participe-t-elle à reconfigurer le projet migratoire ?

Notre réflexion est basée sur un corpus de récits de vie de sujets maghrébins en situation de migration, constitué dans le cadre du projet « Dynamiques spatiales, langagières, identitaires de la circulation migratoire étudiante Maghreb-France-Canada » (projet CEM). L’objectif du projet consiste à expliciter la reconfiguration identitaire en situation de migration par l’étude croisée des cartographies de l’espace et du développement des ressources linguistiques. Les narrations de soi abordent

différents aspects relatifs à leur mobilité pour études projetées/réalisées, actuelles/passées, entre l’origine maghrébine et l’appartenance sociale aux lieux. Nous expliciterons, du point de vue sociolinguistique, comment les témoins cartographient leur îlot singulier au sein de l’archipel globalisé, en analysant le *dit* — construit par le discours — au sujet de *l’habiter* d’un Espace en reconfiguration au fil du parcours migratoire.

2. Éléments de cadrage

2.1. Projet migratoire

Les travaux actuels sur la migration menés par les sociologues et les géographes de Migrinter accordent une place centrale aux notions de stratégie, d’autonomie et de projet (Boyer, 2005 ; Ma Mung, 2009 ; Berthomière, 2009 ; De Gourcy, 2009, 2013a et 2013b). Une analyse en termes de projet migratoire permet en effet de nuancer et/ou de relativiser des approches jusque-là centrées sur les déterminants de la migration, et induit une autre conception de l’individu migrant et de la migration par l’importance accordée à la notion d’intentionnalité et à sa transformation en actes (Ma Mung, 2009 ; De Gourcy, 2005, p. 190). Le concept du *projet migratoire* redonne la voix au sujet migrant, en lui accordant une place centrale dans la compréhension de la vie sociale (Berthomière, 2009, p. 150) et en mettant en évidence le sens de la migration pour lui.

Dans les travaux précédemment cités, la perspective adoptée consiste à inscrire les aspirations individuelles à la migration dans une perspective sociétale, économique et politique. Le concept du projet migratoire constitue ainsi une grille analytique pour appréhender les étapes du parcours migratoire du point de vue subjectif. Les individus évoluent dans des configurations sociales, politiques, familiales, relationnelles — où les événements biographiques, les aléas et les rencontres ont toute leur importance — qui modulent le projet, sa concrétisation et les temporalités liées.

Il ne s’agit plus tant de considérer des individus avec des caractéristiques sociales données qui imposent leurs marques au vécu, que d’observer comment ce vécu et les multiples contraintes rencontrées par les migrants requièrent de leur part des réponses inventives, inédites, qui peuvent concorder ou non avec leurs appartenances sociales, professionnelles et culturelles, et infléchissent les parcours. Ainsi, le parcours migratoire résulte d’une activité singulière, orientée, dont le sens n’est pas donné *a priori* mais se

constitue dans l’interaction avec l’environnement dans lequel se meut l’individu (de Gourcy, 2013, p. 44-45).

2.2. Habiter

« Ce qui anime notre existence, autrement dit l’être, est à l’œuvre d’abord là où l’on se trouve, là plutôt qu’ailleurs », écrit A. Berque (1987, p. 12) : comment cette perspective peut-elle renseigner les sciences du langage sur le phénomène de la circulation migratoire ?

2.2.1 Existence, topos et chôra

Étymologiquement, *existence* indique que l’être humain n’est pas seulement là où il est mais également en dehors de lui-même ; ainsi, notre existence se déploie en dehors de là où nous nous trouvons. Or, pour reprendre la citation de A. Berque ci-dessus, quel est ce « là », où l’on se trouve — quel espace, quel lieu ?

Le lieu peut être défini comme *topos*, soit un lieu où est situé le corps, séparable de la chose et cartographiable ; l’écoumène est la « relation écologique, technique et symbolique de l’homme au monde » (Berque, 1987, p. 13). Dans et par cette relation, les lieux et la chose se co-construisent : c’est la *chôra*, autre concept du lieu, qui organise et crée les choses. La *chôra* est à la fois matrice sans pourtour — le milieu qui fait exister — et empreinte mouvante — la chose est car elle devient. Contrairement au *topos* qui délimite le contenu de la chose, qui donne une existence matérielle, la *chôra* est le lieu existentiel : « [...] qui participe de ce qui s’y trouve : c’est un lieu dynamique, à partir de quoi il advient quelque chose de différent, non pas un lieu qui enferme la chose dans l’identité de son être » (Berque, 1987, p. 34). Ainsi, tout lieu est à la fois cartographiable et matriciel.

2.2.2 Chez soi : l’histoire personnelle et collective

Dans la perspective de Berque et d’autres (Bachelard, 1957, Merleau-Ponty, 1945, Frémont, 1974...), habiter les lieux est fusionnellement lié au fait d’être habité par eux. Les mentionner, s’y référer, les construire et les reconstruire créent le lien entre les lieux et les hommes. S’approprier les choses et les lieux, c’est les faire siens par leur intégration dans nos vies, dans notre histoire personnelle. Les lieux sont construits de la rencontre entre l’histoire collective et l’histoire personnelle. L’histoire de l’individu se

confond avec celle de son ancrage, dans sa région ou son pays, histoire qu’il partage avec d’autres que lui. S’approprier les lieux suppose de s’y inscrire ou s’en distancer mais entraîne toujours un positionnement.

Par conséquent, « pouvoir habiter quelque part, c’est penser que l’on est capable/autorisé à tisser sa propre histoire dans ce lieu, l’inclure dans sa propre histoire et ainsi participer à la réécriture ou plutôt continuer l’écriture collective (en faire partie) de l’histoire de ce lieu » (Salignon, 2010, p. 13-14). Sa propre histoire s’entremêlera jusqu’à effacer la frontière avec l’histoire du lieu. Le rapport à l’espace particulier de son « habiter » se construit à la fois dans une dimension transhistorique — le fait de (re)trouver ses racines — et une dimension subjective, en construisant sa singularité, que l’on retrouve dans le langage par le concept de la *subjectivité* (Benveniste, [1997] 1966, cf. section 2.4).

2.2.3 Habiter : l’ancrage et le devenir

Se pose ainsi la question du lien entre l’habiter et le mouvement. Dans la perspective du *projet migratoire*, l’histoire de la mobilité réelle et la construction du monde des possibles qui l’accompagnent engendrent un mouvement projeté, parfois accompli. A première vue, l’habiter, dans sa dimension d’ancrage, peut être compris comme étant opposé à l’idée du mouvement. Or, l’habiter est tout autant défini comme appropriation, par la construction d’une nouvelle histoire, la prise d’un nouvel espace construit. Pour Salignon (2010, p. 27), le « destinal » est la substance du chez soi. Le destinal est l’être-au-monde de l’Homme. Ce qui, dans sa nature humaine, le mène à la connaissance, l’anime, bref, constitue son souffle de vie. Le mouvement, l’appropriation, les projets, sont les indices de l’intentionnalité, essence même de l’être humain, dans une perspective phénoménologique. En appui sur Husserl, Salignon pose que « habiter, c’est construire l’espace dans l’espace » (2010, p. 32). Ainsi, un lieu n’est pas un objet que l’Homme viendrait « remplir » mais ce vers quoi l’Homme, grâce à son intentionnalité, tend, de manière infinie : le lieu se crée par l’intention de l’Homme. Habiter signifie de s’ancrer suffisamment dans le là-ici-maintenant pour pouvoir aller vers l’ailleurs, vers le devenir. L’ancrage est un processus nécessaire comme l’est la frontière pour Debray (2010). La mise en frontière constitue un acte symbolique qui définit et structure le « soi » et le « nous » par rapport à un idéal à la fois individuel et partagé, et non en

essentialisant comme le ferait un mur, les oppositions entre « nous » et « eux », entre « l’ici » et le « là-bas ».

Habiter revêt une dimension symbolique et concrète, que nous retrouvons dans le récit des projets migratoires et des étapes du parcours de mobilité effective des jeunes algérien-ne-s que nous avons rencontrés. Tout comme le raconter, « [l]’habiter est une faculté de l’être humain qui peut être mise au même rang que le connaître, le sentir, le désirer » (Salignon, 2010, p. 25). Dans une perspective proche mais basée sur la construction discursive des territoires, Hoyaux (2003) aborde la question de l’habiter non seulement en interrogeant la relation de l’humain et de son milieu environnant mais en cherchant à appréhender « la *construction territoriale de l’être-là qui est au-monde* », *c’est-à-dire l’habitant*, et « la *nécessité ontologique* de cette construction pour cet être-là » : « Il faut donc, d’une part, pouvoir mettre en perspective le système inhérent aux constructions territoriales, entre le rapport dialectique qu’entretient l’être au monde (territorialisations) et le produit de ce rapport dans l’abstraction de l’ici et maintenant de l’être-au-monde (territorialités), d’autre part, comprendre en vue de quoi ce système « territorialisations – territorialités » est nécessaire pour la constitution ontologique de l’Être » (Hoyaux 2003¹). Pour Hoyaux, travailler « sur les significations plutôt que sur les faits découle de l’idée phénoménologique d’intentionnalité de l’être-là qui est au monde. En effet, s’il n’existe pas de liens objectifs avec l’environnement et les faits qui s’y déroulent ; s’il n’existe que des relations sous-jacentes que l’homme entretient avec son environnement, c’est-à-dire avec la situation du monde qu’il organise autour de lui en s’y projetant et qui détermine sa réalité d’être-au-monde ; alors seul le dire peut permettre d’entrevoir ces constructions territoriales autant que sémantiques » (*op. cit*, 2003). En énonçant, les individus construisent les lieux, possiblement objectivés par des discours variés ou convoqués par l’imaginaire. Quoi qu’il en soit, cette construction en discours opère le passage entre le milieu et le territoire vécu.

2.3. Construction, appropriation et catégorisation de l’espace

Dans son article sur les modes d’appropriation et de catégorisation de l’espace par des migrants népalais travailleurs temporaires en Inde, Bruslé affirme que « [l]’appropriation de l’espace, définie de manière générale comme une mise en sens de

¹ Version en ligne non paginée.

l’espace, est indispensable au migrant pour qu’il ne tombe pas dans le chaos » (2010, p. 78). Donner du sens permet en effet un ancrage progressif dans les lieux par la mise en place de repères symboliques, spatiaux, sociaux et une appropriation de l’espace que le sujet fait sien, de manière symbolique, affective ou effective.

Ripoll et Veschambre (2005, p. 10) affirment par ailleurs que penser l’espace en termes d’appropriation « conduit à envisager l’occupation ou l’usage de l’espace, mais aussi sa production et son détournement, son marquage, sa valorisation ou inversement sa stigmatisation ». Les rapports à l’espace créés par l’individu sont liés à ses motivations, à ses pratiques et expriment les rapports sociaux. Dans le cadre de son projet migratoire, le migrant s’est construit avant le départ un imaginaire spatial, entendu comme « un ensemble d’images mentales qui donnent un sens à des unités géographiques d’échelle variable. Sa formation repose sur les pratiques spatiales et sur des représentations s’échafaudant dans le bain des discours ambiants » (Di Méo et Pradet, 1996, cité dans Bruslé, 2010, p. 81). Lors de l’arrivée dans l’espace d’accueil, cet imaginaire mental est voué à évoluer et à se restructurer.

Dès lors, il s’agit de savoir comment l’appropriation donne lieu à une catégorisation des espaces de la part des sujets migrants. La construction d’un *chez soi* ne consiste pas à occuper une place vide mais en l’appropriation d’une entité commune comme la langue ou un espace : c’est tisser son histoire à une histoire en cours, transformer un *topos* en *chôra*, investir de nouveaux espaces de manière symbolique ou effective pour construire un chez soi, traduit par le discours. L’appropriation fait écho, dans une perspective phénoménologique, l’*élan vital* de Bergson (2011, [1907]) ou l’*intentionnalité* de Husserl comme constituant de l’humanité des sujets. Les discours des étudiant-e-s migrant-e-s montrent comment ils recatégorisent progressivement l’Espace et les espaces au fil de leur parcours migratoire, entre les discours circulants sur l’espace d’accueil, l’espace d’origine, des espaces de liberté négociée apparaissent, faisant alors émerger un ancrage discursif subjectif et singulier. Ils montrent l’investissement de ces nouveaux espaces de déploiement du chez soi.

2.4. Sujet, Subjectivité, subjectivation

Dans le cadre des projets migratoires des sujets de notre recherche se pose la question du processus de subjectivation à l’œuvre dans le déplacement, la migration,

l’installation, l’habiter. Comme le rappelle de Gourcy (2005, p. 190), partir d’un chez soi ne va pas de soi.

L’être humain est un *être de langage* : « c’est dans et par le langage que l’homme se constitue comme *sujet* ; car le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de l’être, le concept d’« ego » (Benveniste 1997 [1966], p. 259-260). Le langage est le lieu de sa subjectivité, c’est-dire « la capacité du locuteur à se poser comme sujet qui dit « je », et qui ne peut se concevoir qu’en opposition à un *autre* projeté par lui.

Or, avant d’être un instrument de communication, le langage est ce qui donne du sens au monde. Le sujet construit sa place en s’appropriant la langue commune (la langue en tant que système partagé) dans un acte individuel d’énonciation : il construit sa propre parole avec les mots communs, les mots d’autrui. Il assume les catégories qu’il recrée dans une instance de discours. En ce sens, l’énonciation est « la conversion du langage en discours » (Benveniste 1997 [1966], p. 254). Dire consiste à se positionner par rapport aux autres dires, à construire son propre positionnement par rapport aux positions des autres, avec des ressources partagées. Sur un plan symbolique, nous retrouvons dans le discours la construction d’un « chez soi », inscrit à la fois dans l’histoire individuelle et l’histoire collective. Inscrit dans la tradition française de l’analyse du discours par Kristeva (1970), Bakhtine propose le concept de *dialogisme*² pour mettre en évidence le fait que toute énonciation prend place dans une situation d’intersubjectivité. Le sujet initie une structure dialogale avec un autre présent ou absent, représentant du discours social dans lequel s’inscrit le sujet. L’intersubjectivité rend compte d’une rencontre entre locuteurs (réels ou imaginaires, collectifs ou individuels) autour d’une réalité construite par le discours (Kerbrat-Orrechioni, 2009).

3. Les données d’étude

3.1. Projet Circulation d’étudiants migrants

Le corpus d’étude est un segment du corpus de projet de recherche pluri-annuel « Circulation d’étudiants migrants » (CEM)³. Initiée en 2013 à l’Université de Franche-

² « Le dialogisme est un principe formel inhérent au langage et le terme qui désigne la double appartenance du discours à un ‘je’ et à l’autre » (Kristeva, 1970, p. 15).

³ Ce projet s’inscrit dans l’axe 2 « Observation des territoires d’aujourd’hui » du pôle *Dynamiques territoriales* de la MSHE Nicolas-Ledoux, destiné à l’étude de la dimension spatiale des phénomènes humains sur différentes échelles spatio-temporelles du point de vue historique, géographique et sociolinguistique. Pour une présentation succincte : <http://mshe.univ-fcomte.fr/poles-de->

Comté, cette recherche focalise sur les processus de spatialisation dans l’activité discursive des jeunes migrants maghrébins avec un projet de mobilité académique dans l’espace francophone. L’approche linguistique et sociolinguistique intégrée vise à mettre en exergue la dynamique spatio-langagière liée à la migration chez le sujet, qui élabore son réseau social à la fois dans l’espace et dans l’échange verbal avec autrui. Le corpus se compose actuellement de 50 entretiens semi-directifs recueillis dans les trois « régions » francophones du Maghreb, du Québec et de la France, et ce avant, pendant et/ou après la phase migratoire de la circulation. Il s’agit d’un corpus ouvert, son développement actuel vise davantage l’enrichissement de la dimension longitudinale du corpus de projet que la représentativité vis-à-vis des phases migratoires.

La réflexion présentée dans les pages qui suivent est basée sur une sélection de données de dix entretiens permettant une observation qui inscrit le phénomène de mobilité dans différentes temporalités : pour observer le processus au niveau individuel, nous avons retenu en priorité les locuteurs pour lesquels nous disposons de plusieurs entretiens effectués à différents moments du projet migratoire (Ikram, Nourdine, Asma)⁴ ; pour rendre compte du processus social, nous avons complété l’échantillon de manière à obtenir le meilleur équilibre possible entre les différents types de moments de circulation⁵. Avec un volume global de 159145 mots, chacun des dix entretiens comporte près de 15000 mots en moyenne. Seul le second entretien avec Nourdine est beaucoup plus long avec plus de 25000 mots. La composition du segment par type de moment de circulation est le suivant :

Avant la mobilité	4 entretiens	53265 mots	Ikram (2x) ⁶ (IKR-AVT), Nourdine (NRD-AVT), Asma (ASM-AVT)
Pendant la mobilité	2 entretiens	41330 mots	Asma (ASM-PDT), Nourdine (NRD-PDT)
Après la mobilité	4 entretiens	61212 mots	Reda (RED-APR), Chirine (CHR-APR), Toufik (TFK-APR), Ikram (IKR-APR)

[recherche/dynamiques-territoriales/axe-2-observation-des-territoires-daujourd'hui/circulation-migratoire-etudiante](#). Il s’inscrit en outre dans une collaboration avec C. de Gourcy (LAMES UMR 7305 et AMU) et A. Mahieddine et M. Z. Ali-Bencherif (Laboratoire Dylandimed de l’Université de Tlemcen).

⁴ De fait, il n’est pas toujours facile de garder le lien avec un témoin et de le solliciter une nouvelle fois.

⁵ Le segment est limité par ailleurs aux étudiant-e-s originaires d’Algérie.

⁶ Les deux entretiens ont eu lieu à 2 ans d’intervalle.

Tous les entretiens sont transcrits intégralement et font actuellement l’objet d’analyses linguistiques et sociolinguistiques publiées (Calinon et *al.*, 2015) ou en cours. Cette transcription constitue la base de l’analyse présente ; ce choix implique de négliger la dimension vocale/sonore, dont le caractère plus immédiatement lié à l’expérience corporelle posséderait un intérêt certain pour établir comment le locuteur *habite* son discours.

3.2. Méthodologie d’analyse : une approche discursive du lieu

Par son discours, le sujet cartographie l’espace et argumente les modalités d’*habiter* des lieux particuliers, concrètement investis ou représentés. Comment l’*habiter* se concrétise-t-il dans le déploiement du discours ? Comment les locuteurs s’approprient-ils l’espace et comment construisent-ils leur mobilité dans le discours ?

L’analyse de contenu permet d’appréhender le rapport singulier entre l’espace et l’investissement de lieux par le sujet inhérent au projet migratoire. Complétée par des éléments d’analyse linguistique axée sur le processus de construction de soi dans l’activité discursive, l’analyse de contenu aura pour objectif de dégager des propos des étudiant-e-s migrant-e-s leur saisie de l’*habiter* dans le contexte du *projet migratoire*, d’un point de vue qualitatif et interprétatif (Paillé & Mucchielli, 2012, p. 213).

4. Construire l’Espace dans le discours

4.1 Spatialisation des coordonnées sociales

La construction de l’espace par le sujet-locuteur s’opère, entre autres choses, par la référence faite aux lieux (*topos*) et le repérage de ces espaces les uns par rapport aux autres dans le discours :

« Si je pars si je vais en France + je + je je tâcherai de réaliser un bon parcours et peut-être prendre attache avec des entreprises par exemple + qui travaillent ici euh qui travaillent en France et en Algérie et euh si ça se réalise ça sera vraiment super + de + de faire toujours des allers et retours etc. même si ça se sera même si ça sera à Alger ça sera toujours super.⁷ » (IKR-AVANT)

⁷ Conventions de transcription des extraits de corpus : XX syllabes non comprises (nombre proportionnel aux X), + pause (durée proportionnelle au nombre de +), allongement phonique de la syllabe précédente, < > balise délimitant les commentaires scéniques, [point d’insertion d’une superposition. Le parler ne s’organisant que conjoncturellement comme phrases, aucune ponctuation n’a été appliquée aux paroles.

Le projet du départ (*aller en France*) inclut la vision d’une articulation (de possibles *aller-retours*) avec le lieu d’origine ; le sujet se figure une intrigue qui lui échappe mais où il est l’acteur, libre de faire des choix (*même si...*). Nos entretiens ont été conçus pour mettre en lumière la mobilité du sujet dans cet espace qui s’agrandit et se restructure et nous expliciterons dans les lignes qui suivent, les modalités de son élaboration discursive au cours des trois étapes majeures possibles du parcours, c’est-à-dire, avant, pendant, et après le séjour d’études en France.

4.1.1 L’ici et le là-bas

Le propre des embrayeurs discursifs est de n’être interprétables qu’en fonction du locuteur et de son positionnement dans l’espace, spatial et intersubjectif : l’emploi des déictiques réfère au lieu d’où parle le sujet, les pronoms personnels élaborent le partage de l’espace avec autrui.

Variant en fonction de l’ancrage du discours avant, pendant, après la mobilité, l’adverbe *ici* renvoie alors aux villes d’installation (Marseille, Metz, Tlemcen), aux pays d’origine et d’accueil. Il est fréquemment mis en contraste avec un *là-bas* dont l’extensivité est variable : France/Algérie *versus* Algérie/France. Il s’y ajoute pour *là-bas* le référencement d’un autre ailleurs, lieu d’une mobilité potentielle comme le Canada, les États-Unis d’Amérique, l’Irlande ou d’autres villes comme Paris. Les *lieux* sont ainsi placés sur un continuum de subjectivité où l’énonciateur s’extrait en observateur (lieux objectivés) ou s’affirme en acteur (subjectivés).

L’entretien d’Asma réalisé avant son départ en France montre comment les discours et les expériences d’autrui contribuent à nourrir le projet migratoire et comment *ici* et *là-bas* au sein du même discours référant à un lieu identique, peuvent être subjectivés de par la prise en charge énonciative du discours rapporté :

« Oui l’Europe si c’est vrai l’Europe et même le même Canada j’ai des amis euh qui ont effectué leurs études ici et puis ils ont fait une formation en Canada mais euh eux ils le disent mais qu’est-ce que tu fous en Algérie ça ne va jamais aller bien tu vas sortir de là-bas. » (ASM-AVT)

Les amis algériens partis au Canada d’Asma expriment une distance aussi bien géographique que symbolique avec l’Algérie par un *là-bas* qui sonne comme un encouragement à la prise de distance. Asma, qui au moment de l’entretien a entamé les

démarches pour étudier en France, semble déjà s'éloigner de son *ici* (le lieu d'origine) en rapportant le discours d'un autre *ici*, celui de la mobilité, projetée pour l'heure mais déjà plus concret dès lors que le discours inverse la perspective pour constituer le lieu d'origine d'Asma en *là-bas*.

Les occurrences de *là-bas* dans l'extrait suivant se rapportent au contraire au lieu d'accueil, en créant ainsi une distance entre elle et les membres de la famille installés au Canada :

« Oui même euh si ma sœur par exemple elle s'est mariée là-bas mais mes cousines j'ai mes cousines qui ont effectué une formation là-bas et qui sont restées et une cousine à Montréal a fait des études informatiques là-bas et elle est restée là-bas. »
(ASM-AVT)

15 mois plus tard, Asma témoigne à nouveau alors qu'elle se trouve en mobilité étudiante à Marseille pour sa 2^e année universitaire ; son discours fait état d'une tension marquée entre le nouvel *ici* (le lieu d'accueil) et le *là-bas*, en ce qu'elle revendique un ancrage affectif et identitaire marqué par rapport au lieu d'origine ainsi désigné, ce qui la distingue des descendants d'Algériens nés en France :

« (...) Franchement je me sens plus plus étrangère par rapport à eux + eux ils sont nés ici euh ils ont vécu ici ils ont leur monde ici par contre moi je suis toujours partagée entre les deux j'ai toujours j'ai j'ai eu des amis ici mais mes meilleurs amis c'est en Algérie j'ai j'ai de la famille ici mais ma vraie famille c'est en Algérie donc euh je suis toujours partagée eux malgré qu'ils te disent ouais j'ai de la famille là-bas j'y vais chaque été + c'est pareil que moi moi aussi j'y vais l'été + mais euh mais non tu as tu as toute ta famille ici tu as tu as tes oncles ou des tantes ou des cousins en Algérie ou dans autre pays mais ta vraie famille elle est ici + tu es tu es pas seule tu es pas genre euh franchement eux je ne les prends pas pour ce n'est pas des immigrés leurs parents ont immigré mais vous vous n'êtes pas des immigrés par contre moi non moi c'est je suis en train d'immigrer xx de mon pays. » (ASM-PDT)

Asma construit sa différence par rapport aux Français d'origine algérienne qui tentent de créer des similitudes entre sa situation et la leur en disant « ouais j'ai de la famille là-bas j'y vais chaque été », en opposant fermement sa situation à celle de ceux qui font des déplacements saisonniers entre un *ici* et un *là-bas* qui ne se rencontrent pas. Elle relativise le « vécu » sur le lieu d'accueil comme inscrit dans une temporalité courte, en décalage avec sa « vraie » inscription dans l'espace, argumentée par le réseau relationnel.

L'extrait témoigne cependant d'une transition en cours, explicitée par la locution « en train de » ; la construction de sa place s'opère pour Asma dans un *ici-ailleurs*, qui

élabore discursivement la division interne d’Asma dans cette inscription entre-deux (qu’elle projette comme étant provisoire).

4.1.2 Habiter en France : l’essentiel est d’y aller

La France représente un objet du discours très fréquemment construit, le plus souvent comme lieu-repère dans l’expression *en France* (227 occurrences⁸). Ce lieu est investi à la fois en tant que destination pour le sujet et en tant que scène de son action.

Trois contextes linguistiques sont particulièrement caractéristiques de sa mise en discours : la collocation avec un verbe spatial ; celle avec un nominal relatif aux études ; et l’élaboration dans une figure⁹ qui met en contraste les deux lieux France et Algérie. Dans l’extrait suivant, les trois contextes sont coordonnés dans une seule figure :

« Je dirai euh je serai une étudiante algérienne qui va effectuer euh juste une formation en France parce que je n’ai pas vraiment l’intention de rester en France je veux juste effectuer ma formation et puis une fois que je termine j’aurai mon doctorat et tout je reviendrai dans mon pays. » (ASM-AVT)

Un nombre significatif de figures associe donc le lieu à la finalité avec laquelle il est investi, citée généralement de façon générique comme *études, formation, doctorat, master, DEA* (N=19), étant donné que l’entretien n’était pas centré sur le contenu des études ; il s’agit cependant du contexte partagé par tous les sujets enquêtés, qui se trouve, en conséquence fréquemment évoqué par le sujet qui décrit son parcours, que ce soit au niveau macro- ou au niveau micrologique :

« Donc après avoir obtenu mon mon DEA en France euh je suis venu en Algérie + donc j’ai fait euh ce qu’on appelle euh le magister. » (RED-APR)

« Ici euh je me sens je sens que je suis pas le bienvenu parce que j’ai fait mes- mes études en France + donc euh m- im- implicitement voilà on me dit euh / vous auriez dû fi- finir votre thèse et puis rentrer. » (RED-APR)

La figure la plus souvent rencontrée est construite suivant le schéma $V_{mouvement} + en France$, où le lieu constitue la destination (aller, partir, venir, retourner, arriver ; N=47) ou le lieu de l’habiter à proprement parler (vivre, être, rester ; N=11) :

« L’année 2013 2014 + s’est arrêtée pour moi en septembre + donc pour pouvoir quand même rester en France + il fallait justifier donc je m’étais inscrit en dans un DU + Europe économique et sociale + euh que j’ai pas s- vraiment suivi parce que

⁸ Le nombre d’occurrences sera maintenant désigné par N=227

⁹ Le terme de figure est à entendre par construction discursive.

c’était une fois par semaine + les samedis de neuf heures à midi et comme des fois je travaillais + je pouvais pas y aller tout le temps. » (RED-APR)

Le trait dominant semble indiquer que le plus important reste « d’y aller » : cette figure est fréquemment construite dans le discours non pas comme épisode d’un récit mais comme repère argumentatif, dans un constituant syntaxique adjoint à caractère thématique (*i.e.* une « subordonnée ») :

« Moi ce que j’aime bien par exemple sur Facebook c’est qu’on on a toujours de du nouveau parce que comme je- j’étais en France donc j’ai beaucoup d’amis italien (s) allemand (s) russe (s) égyptien (s) de tous les pays. » (RED-APR)

« Je suis parti en France en + j’ai eu ma licence en juin 2010 je suis allé en France + septembre 2010. » (TFK-APR)

« Alors mon arrivée en France pour le moment ça se passe comme ça c’est une fonction exponentielle. » (NRD-PDT)

Il est patent que l’investissement du nouveau lieu est discursivement élaboré comme une étape marquante, marquée, remarquable du parcours.

Enfin, dans 24 occurrences, les lieux « France » et « Algérie » sont coordonnés, dans une union, une comparaison ou dans une mise en contraste où la compétition n’est jamais très loin :

NRD : « Que ça soit en Allemagne que ça soit en Algérie oui que ça soit aux États-Unis j’ai bien envie de quitter et la France et l’Algérie juste pour encore découvrir + et voir comment ça se passe + + après pour une installation définitive j’en ai aucune idée (par contre) + mais j’ai encore envie de bouger + pour acquérir de nouvelles expériences et voir ce que (c’est) finalement ça donne là je vois il y a des des relations particulières entre l’Algérie et la France et moi maintenant je VIS cette euh + cette relation et je découvre.

ENQ : « Comment est-ce vous la vivez cette relation particulière entre l’Algérie et la France maintenant que vous êtes en France + + »

NRD : « Oh euh pff + perso j’avais pas d’opinion et je- j’ai toujours pas d’opinion mon seul regret c’est euh la cherté du voyage + a- pour voyager entre la France et l’Algérie contrairement aux autres pays + ça coûte excessivement cher + c’est mon seul regret après euh + tout ce qu’on entend tout ce qu’on voit il faut le VIVRE + et tenter l’expérience pour savoir + moi on m’a donné euh souvent + enfin je ne sais pas + à chaque fois on me parlait de la France + c’est- c’est comme si euh j’allais venir dans un pays qui allait me dévorer euh tout cru + c’est complètement l’inverse. » (NRD-PDT)

Quelle que soit son image, il apparaît que la France est peu objectivée pendant le séjour dans le pays. Il reste difficile d’élucider des représentations à ce sujet. Dans la constellation interactionnelle de l’enquête, l’évocation de la France peut être associée à

a) une convocation des univers de discours largement partagés avec l’enquêtrice qu’il n’y a pas lieu de les expliciter, ou b) une thématique sensible, chargée d’émotions négatives susceptibles de menacer la face du sujet si elles venaient à être exprimées. Nourdine semble éprouver le changement qui s’opère en lui en revendiquant l’appropriation de son expérience par une accentuation réitérée sur l’item *vis/vivre*. D’autres témoins font état de plus de difficultés, comme Reda et Asma, qui abordent, pudiquement mais de leur propre initiative la discrimination de la loi du travail française vis-à-vis des Algériens.

4.1.3 Habiter l’espace d’origine

Il est intéressant de noter que la mention du pays d’origine, l’Algérie (N=210), se répartit de façon complémentaire entre l’avant- et l’après-mobilité¹⁰ : l’expression complexe *ici en Algérie* est proportionnellement beaucoup plus fréquente dans les entretiens avant-mobilité (les deux tiers des 19 occurrences au total).

L’expression plus objective — exempte de déictique et donc décentrée du locuteur — *en Algérie*, beaucoup plus fréquente en tant que telle, est très majoritaire dans les entretiens après-mobilité (126 des 144 occurrences au total).

Or, les occurrences de *ici en Algérie* décrivent le plus souvent des caractéristiques négatives attribuées au pays : on y paie cher les transports vers l’étranger, le piratage informatique y est fréquent, la connexion internet y est un luxe, quand on y parle français on intègre des mots arabes, on n’y a pas beaucoup d’expérience avec l’expérimentation en microtechnique, les débouchés dans la spécialité X y sont rares, etc. La description est fréquemment mise en contraste avec un autre lieu, notamment la France ou tout autre lieu de mobilité potentielle, dont les caractéristiques semblent plus favorables à l’épanouissement individuel. Comme le résume Ikra : « si j’aurais une bonne situation ici en Algérie pourquoi je quitterais » (IKR-APR).

La désignation des Algériens s’inscrit dans trois types de paradigmes : celui des Maghrébins, dans une énumération d’identités d’origine de la population migrante (Marocains, Tunisiens...) ; puis, celui des habitants de France ou du Canada (qu’ils soient Français d’origine algérienne ou ayant immigré plus récemment), et de

¹⁰ Le pendant-mobilité n’est pas pris en compte dans cette considération qui vise l’ancrage discursif dans le lieu d’origine (avant le départ ou au retour).

façon isolée, d’autres pays comme la Belgique l’Allemagne ou l’Irlande, dans le cadre de lieux de résidence de membres de leur entourage et/ou comme lieu d’une mobilité possible. Enfin, dans certains témoignages, les Algériens sont associés à l’arabité, en complément ou en opposition avec la francophonie. S’il est vrai que nous avons rencontré tous les sujets dans le cadre d’une enquête portant sur l’espace francophone et menée en français, la France et le français constituent un lieu d’ancrage privilégié des témoins. La focalisation de l’habiter sur des lieux liés à la francophonie reste par ailleurs une constante.

L’expression plurielle *les Algériens* à valeur générique (tous les Algériens, l’Algérien) constitue le peuple en objet du discours et, par là même, implique une mise à distance par le sujet. De fait, cette expression n’est quasiment jamais utilisée dans la phase avant-mobilité alors qu’elle aurait pu l’être, face à une enquêtrice étrangère. Or, dans notre corpus, cette expression témoigne précisément d’une mise à distance qui s’accomplit pendant le séjour à l’étranger. A son retour, Chirine relate l’épisode d’une altercation dans la rue à laquelle elle a assisté en France :

« Parce que vraiment ils- ils- ils donnent une TRÈS mauvaise idée de des Algériens des Arabes en en général + parce que on les voit enfin par exemple à Paris + dans le métro il y avait + ben il y avait un Algérien qui allait chercher le le le policier il l’insultait en arabe il il le- le policier était là il il était resté- enfin il était comme ça + il l’ignorait complètement mais lui il allait le chercher comme quoi viens viens je te + oh c’est quoi ça c’est pas à nous ça + et donc ça m’a un peu ça m’a un peu fait mal + ça m’a un peu fait mal que les gens nous voient à travers EUX et donc de voir que parce que quand tu vois des Algériens un peu partout qui réagissent de la même façon c’est + tu te dis oui ben là c’est les Algériens ils sont tous comme ça. » (CHR-APR)

Comme Asma dans l’exemple cité dans la section 4.1.1., Chirine prend ici ses distances avec les Algériens et elle le fait en adoptant le regard (qu’elle suppose être celui) des Français. Adopter une perspective critique vis-à-vis de sa nation c’est ici une façon d’affirmer sa loyauté vis-à-vis d’elle. Cette idée ressort également de cette déclaration explicite des intentions de Nouridine :

NRD : « + On ne sait pas réellement ce que je les gens pensent de nous + on fait le maximum pour que les gens ne pensent que du bien de nous mais... »

ENQ : « Oui ben généralement on est plutôt au courant quand les quand ça se passe mal que quand ça se passe bien généralement. » (NRD-PDT)

(NB : L’intervention de Nouridine se termine par une prosodie suspensive et amorce le changement de tour ; à la suite, l’enquêtrice commente ses propos et clôt ainsi la séquence.)

Nourdine - tout comme Asma, Reda et Toufik - considère être bien « intégré », et ceci comme résultat de leur propre démarche active : si l’habiter dans le lieu d’accueil requiert un effort individuel, c’est que l’identité algérienne est pour le moins ambivalente. Cette représentation est énoncée par différentes modalités discursives indirectes et directes : la sous-catégorisation des Algériens (Chirine, Asma), la revendication d’une posture interactionnelle positive face à un non-dit négatif (Nourdine), ou encore l’acceptation explicite de cette ambivalence (Toufik). Reste donc que les témoins véhiculent, dans leur discours, une mauvaise image d’eux-mêmes qui devient plus dicible avec l’expansion de la complexité de l’habiter :

ENQ : « Et est-ce que ça a changé + euh ton regard sur l’Algérie ou sur euh... »

TFK : « Oui. »

ENQ : « ... ta famille + la vie d’avant. »

TFK : « Ça a pas changé le regard mais on commence à voir des choses qu’on ressentait avant de partir + mais quand on revient + on voit que c’est c’est flagrant c’est vraiment + moi à chaque fois que je revenais en Algérie pour euh + pour un séjour d’un mois un mois et demi + l’été + les deux premiers jours c’était les deux jours d’adaptation parce que je + je m’énervais à chaque coin de rue à chaque fois que je vois quelque chose je m’énerve mais qu’est-ce qu’il fait il est fou après je me dis oh j’ai toujours vécu là ça devrait pas me choquer ce genre de choses + après je commence à me dire euh bon + je me mets euh + sur euh en mode Algérie on oublie le mode Europe +. »

Autrement dit, en formulant ainsi des instructions de navigation dans l’espace social, le dire de Toufik témoigne de sa mobilité accrue.

Cependant, tous les témoins expriment la difficulté d’habiter leur lieu d’origine dès avant le départ, bien qu’il soit rare que les sujets décrivent, comme le fait Asma dans l’extrait suivant, le processus ou les responsables de ce phénomène de société :

ASM : « Même si on est excellent même si dès fois on se dit euh on nous parle comme si + on est limité comme si + il y avait pas trop de valeur à ce qu’on a fait donc on est on est obligé chaque fois de montrer qu’on y arrive qu’on peut faire ça qu’on peut comme si on était en plein défi. »

ENQ : [...] « Et quand vous dites on c’est qui [...] qui vous donne ce sentiment. »

ASM : « C’est plus les gens supérieurs genre euh je vais vous donner un exemple là le jour où j’ai passé un entretien au niveau d’une société qui est une société mère à une société étrangère une société italienne + je me suis euh je me suis sentie même avec un bon parcours et tout je me suis sentie j’ai senti qu’ils étaient vraiment supérieurs on m’a donné la sensation enfin c’était le président le directeur qui a effectué le l’entretien je me suis sentie toute petite à côté non mais ça mais je me suis dit mais ça va mon dossier il est bien je ne sais pas là il y a le truc là il y a le truc là donc on se sent à force on se sent incapable c’est pour ça qu’on est obligé tout le temps on est

face à un défi. »

ENQ : « On ne vous laisse pas de chance de... »

ASM : « Oui + même même euh pour euh on dit qu’en Algérie on n’arrivera jamais à nous développer. » (ASM-AVT)

Cet extrait montre également comment le recours au *nous* (ou au *on* pour le sujet le plus courant à l’oral, même si la référence de celui-ci est ambivalente) énonce une dimension de l’habiter où l’espace social d’origine inclut *per se* le sujet énonciateur.

L’expression *chez nous* clôt le lieu habité face à un extérieur, et exclut, dans la situation d’enquête, l’interlocutrice chercheuse étrangère à l’univers de référence mentionné. Elle est autant présente avant que pendant la mobilité, mais seulement à deux reprises après ; nous interprétons cette relative rareté comme conséquence de l’objectivation de l’espace d’origine, qui n’inclut plus le sujet de manière évidente.

Dans la phase pendant-mobilité, *chez nous* assure la comparaison des lieux d’ancrage, qui fait d’ailleurs l’objet d’un commentaire métalinguistique dans l’extrait suivant lorsque Nourdine reformule le « chez nous » par « en Algérie », opération discursive qui montre une fois de plus la réorganisation des coordonnées sociales en cours chez le sujet migrant :

« Moi je suis arrivé ici je connaissais déjà des personnes donc euh + euh je leur donnais un coup de fil euh + enfin ils me rappelaient vu qu’ils avaient un forfait illimité moi je venais de d’acquérir une nouvelle puce on m’indiquait mon chemin via Google Maps faut faire ceci faut faire cela et tout était bien indiqué tout était facile + donc en quittant + j’étais dans un état d’esprit + après trois heures de vol en arrivant en sortant en arrivant à Metz au bout d’une demi-heure j’étais dans un autre état d’esprit je voyais les constructions qui n’avaient rien à voir la structure qui n’avait rien à voir euh j’étais plus à + il arrive à l’heure + c’est c’était le premier truc qui m’a frappé le système de transport n’est pas le même que chez nous chez nous c’est l’anarchie enfin quand je dis chez nous en Algérie c’est l’anarchie totale alors qu’ici + tout est réglementé + je demande mon chemin il me dit oui c’est tel numéro d’accord je monte ben il me dépose là où je veux il m’indique mon chemin. » (NRD-PDT)

Le récit de l’état d’esprit initial « chez nous » permet de justifier le choix du départ d’un lieu où l’autonomie consiste à anticiper un certain nombre de problèmes dans la gestion des coordonnées spatiales et sociales. Le processus de changement vécu par le sujet dans le nouveau lieu est dramatisé par une temporalité énoncée courte « au bout d’une demi-heure j’étais dans un autre état d’esprit ». Enfin, la reformulation de *chez nous* à *en Algérie* énonce la réinitialisation des coordonnées dans le nouveau lieu.

Notons pour terminer que l’expression *chez moi* est peu fréquente et désigne, lorsqu’elle réfère au lieu d’origine, au cadre familial et, lorsqu’elle réfère au lieu d’accueil, à l’espace physique de la résidence, qui est, à la différence du lieu d’origine, un espace individuel pour nos sujets ; la structuration d’un chez soi individuel est en ceci iconique avec le développement de la mobilité sociale. L’extrait suivant témoigne de cette amplification du « moi » : en France depuis 15 mois, Nourdine évoque l’organisation de son mariage proche qui aura lieu *en Algérie* - doublé par *chez moi*, ce qui rappelle la reformulation de l’extrait précédent par *chez nous* - en scénarisant l’événement par l’opposition entre un « monde » quantifié mais anonyme et le « moi » :

« Je sais qu’ici [11] j’aurais quelques invités parce que je ne connais pas (que) tant de monde de de pas tant de monde que ça mais en Algérie chez moi si donc euh quitte à faire une cérémonie ça sera là-bas + parce que c’est là où je peux inviter le plus de monde où c’est c’est là où je- je sais qu’il y aura beaucoup de monde qui va être content pour moi et il va fêter ça avec moi donc tout le monde va faire ça. » (NRD-PDT)

4.2 L’habiter dans un ici et un là-bas en tension

4.2.1 La question de la place : « fallait que je me fasse une place »

Le terme *place*, qui se réfère à un espace libre qui peut être occupé par quelque chose ou par quelqu’un, est locatif et neutre. Il devient fortement subjectif lorsqu’il est utilisé dans une locution verbale telle que *trouver sa place*, *se sentir à sa place*, *avoir sa place*, *se faire une place* et fait référence à la recherche de légitimité par un individu dans son milieu environnant. Élément de l’expérience de l’habiter, une place n’est pas une donnée mais au contraire une construction s’opérant par une prise de possession de l’espace (pour Nourdine en France, à Metz, dans son laboratoire de recherche ou pour Reda lors de son retour en Algérie) et l’expérience en train d’être vécue. Construire et avoir une place répondent autant à une nécessité impérieuse d’action qu’à une forme de réassurance dans les changements multiples qu’implique la réalisation d’une étape du projet migratoire.

« Maintenant je rentre dans une certaine routine (...). On s’habitue vite + on s’acclimate vite au début j’ai trouvé ça bizarre euh je me suis adapté (et) acclimaté rapidement mais après ++ après maintenant je f- je ne calcule même pas + si: il y avait pas votre retour avec euh les messages de X [prénom de la 1^{ère} enquêtrice] moi

¹¹ En France.

j'avais complètement oublié que un jour je suis arrivé je me suis intégré fallait que je me fasse une place et tout + [...] j'estime m'être assez bien + intégré ici + et avoir plus ou moins trouvé ma place + ici + je reste épanoui professionnellement et personnellement. » (NRD-PDT)

Avoir une place participe à la fois de l'affirmation de la légitimité de sa présence dans une structure sociale nouvelle et de la justification de la prise de risque que représente cette forme d'immigration. « Cette » place impérative et décisive dont les témoins parlent est constitutive d'une connaissance de l'environnement fait sien ou que l'on découvre sien dans le cas des retours. La « routine » est à la fois la résultante et la condition de l'appropriation de l'espace : les distances se raccourcissent, l'exotisme des débuts (aller à 50km) laisse place à l'habituel et permet de développer encore la mobilité (aller à Paris) :

« La seule différence euh enfin par rapport quand moi j'étais en Algérie maintenant je suis ici + c'est quand on raconte nos nouvelles expériences + c'est le seul truc qui diffère + à chaque fois que quelqu'un partait à chaque fois il nous racontait ce qu'il est en train de vivre ce qu'il traverse c'est bon les hauts les bas et tout + maintenant même moi je fais partie de cette euh + cette catégorie de personnes qui racontent aussi ce qu'il se passe et le changement qui se produit + bon après c'était la première année mais maintenant je rentre dans une certaine routine. » (NRD-PDT)

« C'est bon + ouais ben ouais c'est quoi ta routine ouais ben là le week-end passé voilà je suis parti à côté des Vosges AH c'est ça ta routine + ben pour nous maintenant ça ça devient la routine + c'est vrai qu'initialement quand on- le week-ends quand on essayait de se déplacer ne serait-ce à 50 kilomètres de Metz et tout + c'était quelque chose d'extravagant c'était une découverte alors que maintenant + tu fais quoi ce- durant ces vacances euh de fin d'année + ben je vais partir à Paris + ah euh dit-il d'un air euh + ben c'est euh je sais pas c'est à une heure vingt en TGV euh Paris qu'est-ce qu'il y a à Paris euh. » (NRD-PDT)

Si les difficultés administratives, l'impossibilité de suivre la formation souhaitée et les problèmes financiers sont autant d'obstacles pour construire sa place dans le pays d'installation, se faire une place dans son pays d'origine, au retour, apparaît comme une épreuve d'autant plus que les sujets locuteurs ont gagné en confiance en eux par l'expérience d'un ailleurs. Ainsi, aussi bien ici que là-bas, l'espace n'est pas libre mais à prendre :

« Quand on voit le monde qui circule ici à l'université je me dis que j'ai une place + j'ai une place ici et je peux apporter beaucoup de choses + il suffit que: qu'on laisse + pas: pas moi mais tout le monde c'est : il y a de très bons éléments mais on: on fait tout pour les pour les mettre de côté entre parenthèse. » (IKR-APR)

Bien qu’Ikram soit convaincu d’avoir un rôle à jouer dans l’avenir de son pays, il se sent, à son retour en Algérie, freiné par un contexte défavorable. D’un côté, il a confiance en ses acquis et, fort de ses diplômes et de ses expériences, se sent prêt à s’imposer, et de l’autre, le retour après un séjour à l’étranger lui fait apparaître plus clairement encore les conditions structurelles qui entravent son épanouissement. Construire sa place dans l’ici, après le passage dans un ailleurs, représente alors un nouveau défi, dont il laisse entendre à demi-mot, plus loin dans l’entretien, que c’est aussi un renoncement :

« Je me vois pas travailler dans un autre euh + contexte + parce que enfin je + j’ai j’ai vingt-neuf ans je + j’aimerais être indépendant dans quelques mois + ce n’est plus question de penser de + de planifier il faut mettre euh + les plans à exécution maintenant c’est + le temps le temps passe euh + euh peut-être que j’aurais une vie conjugale + dans pas longtemps ou [je sais pas dans cinq dix vingt-quatre ans je sais pas + donc il faut vraiment que je pense à ça aussi + c’est obligé. » (IKR-APR)

Lors du séjour à l’étranger, les proches peuvent mettre en exergue la position des sujets-migrants dans un là-bas spatiolinguistique alors que ces derniers souhaitent retrouver un lien inchangé avec ce/ceux qu’ils ont laissé. Lorsque Chirine, en France, communique par internet avec son petit frère, en Algérie, il insiste pour lui parler en français. Le déplacement de Chirine entraîne une modification du lien symbolique, par l’entremise du changement de langue, entre elle et son petit frère :

« Oui voilà on parle français en famille et donc euh + oui on va dire oui quand il me parlait il essayait de parler en français genre tu es en France tu parles en français tu me parles pas en arabe donc euh il parlait en français tu vois + et donc il me disait oui je sais parler en français donc voilà voilà <rires> c’est vrai qu’il s’est qu’il s’est un peu amélioré mais bon + c’est vrai oui + c’est- quand je lui parlais en arabe il me disait mais non tu es en France ne parle pas en arabe <rires> parle en français tu es en France mais je lui disais NON <prénom> je suis dans mon studio je suis toute seule personne ne m’entend mais NON tu es en France tu parles en français <rires>. » (CHR-APR)

Les technologies actuelles de communication, en redéfinissant les distances et les frontières, provoquent un télescopage des multiples territoires construits : Chirine rappelle qu’elle est dans l’intimité de son chez soi, espace de liberté car soustrait aux contraintes linguistiques et sociales extérieures, mais son petit frère la projette dans un territoire plus vaste, la France, où la langue d’usage est le français. En affirmant qu’elle est libre de son choix de langue, Chirine reconnaît aussi l’enjeu social de ce choix qui la divise entre l’ancrage dans son histoire familiale individuelle et son nouvel environnement social qu’elle a choisi d’investir.

Si pour les proches restés dans le pays d’origine, l’association pays/langue peut être renforcée, les étudiants algériens peuvent être surpris par l’affirmation d’une auto-identification jusqu’alors en cours de construction. L’affiliation à un groupe peut s’opérer en réaction au rejet d’une identité dévaluante assignée, comme c’est le cas pour Nourdine dans l’extrait suivant, alors qu’il commente le racisme présumé ambiant dont on l’a alerté en arrivant dans la région et dont il ne veut pas faire cas :

NRD : « Ben le le problème c'est qu'à chaque fois que je leur posais euh la question surtout le froid parce que le racisme ça pouvait me passer + à travers la tête j'en a-j'en avais rien à cirer + mais après quand on parlait le racisme eux même le problème c'est que même eux n'ont pas vécu le racisme + mais eux aussi on leur a dit ça +. » (NRD-PDT)

Pour tenter d’expliquer ce phénomène, Nourdine procède à un processus comparatif doublement enchâssé entre le constat d’un racisme et conservatisme à l’est de la France-frontière franco-allemande à l’égard de la communauté musulmane pourtant jugée intégrée et discrète et l’Algérie de l’ouest envers les étrangers (c’est comme chez nous...). Nourdine relative ainsi en avançant que la figure de l’étranger pour l’autre est aussi bien l’Algérien que le Parisien et vice et versa, pour le Messin l’étranger sera le Parisien.

NRD : « C'est vrai qu'il y a une forte communauté euh arabo-musulmane ici + mais euh + elle ne se fait pas voir tant que ça elle est bien intégrée + chacun travaille dans son coin donc bon +. »

ENQ : « D'accord. »

NRD : « Alors pourquoi ils m'ont parlé de ça + + ? »

ENQ : « En tout cas ça se dit. »

NRD : « Oui ça se dit pas que à Metz à l'Est le les pays euh à proximité de des frontières franco-allemandes + euh frontières avec la Suisse et tout euh tout le monde le à chaque fois tout le monde me dit dans ces zones-là c'est comme chez nous en Algérie à l'Ouest ils sont très conservateurs + + donc étant conservateurs régionalistes ils sont plus ou moins racistes mais PAS envers une communauté spécifique envers n'importe quelle personne étrangère + donc je suppose qu'ils ont présumé la même chose + Metz la région de Lorraine la région de l'Alsace étant très conservateur ben forcément un étranger qu'il soit algérien ou qu'il soit parisien c'est comme les Parisiens en fait par exemple les Parisiens ils nous traitent nous les Messins et je me permets de dire aussi moi le Messin comme des provinciaux + + ça me fait rire + à chaque fois que je pars à Paris quand on me parle avec moi alors ça fait quoi de vivre en province ça fait quoi ça fait quoi eh quand même euh arrêtez de d'exagérer c'était peut-être ce ce fond cette forme de racisme + mais bon chez nous euh + c'est- tout est déformé. » (NRD-PDT)

Nourdine qui affirme avec conviction se sentir très bien dans sa ville d’accueil – « + je touche du bois je suis très très bien là où je suis à Metz » – s’approprie la place du Messin et superpose les coordonnées connues (de l’Algérie) aux nouvelles (La France), alors que lorsqu’il se rend à Paris, il se trouve projeté dans un groupe identifié et déprécié : « les Messins, les provinciaux ». C’est cette confrontation à un autre encore plus autre (les Parisiens) qui l’oblige à prendre une identité commune « nous les Messins » (dont il souligne la relativité avec un modélisateur « je me permets de dire aussi moi le Messin ») qui est congruente à cette situation et qui peut être connexe à une autre facette de l’identité : le « chez nous » final renvoie à l’Algérie.

Enfin, la construction des parcours individuels s’inscrit dans des chemins historiques et collectifs déjà tracés par d’autres à la fois dans la douleur et dans l’affection. Cette histoire commune infléchirait les trajectoires spatiales et les prises de positions personnelles :

« Nous les Algériens on a un passé euh tumultueux avec la France on ne sait pas s’il est affectif ou non mais on est toujours orienté vers la France toujours ++ c’est c’est comme c’est euh c’est presque inné chez nous. » (NRD-AVT)

4.2.2 La conquête de l’espace migratoire

Le sujet migrant se construit, entre autres, par la conquête des espaces — celui du discours, l’espace de vie, et des espaces symboliques. L’élaboration du projet migratoire, à quel que moment que ce soit, suppose la mobilisation d’une volonté et d’efforts particuliers projeter un parcours et affronter l’inconnu. Nous avons examiné les actions élaborées à l’aide de verbes exprimant un investissement particulier relatif au projet migratoire (mais à charge volitionnelle variable) comme *vouloir*, *compter*, *avoir l’intention*, ou *espérer* : *je veux* et *je compte* sont les expressions où l’investissement dans la projection est le plus fort, et ce sont celles-là qui sont les plus fréquentes dans les entretiens avant la mobilité. Le rappel des objectifs académiques ou personnels pour les étapes du projet migratoire et la justification des choix qui les engagent participent de la mobilisation du courage nécessaire pour partir :

« Déjà j’entame ici ma recherche scientifique j’ai pas xxx euh tout ce qui est bibliographie tout ce qui est recherche théorique programmation pas simulation comment programmer le programme entre frontière du programme que je vais utiliser si je dois faire l’expérience qu’est-ce qu’il me faut xxx contacter j’essaie d’optimiser au maximum x une fois sur place sûr je vais rencontrer d’autres obstacles que je ne connaissais pas mais au moins je sais exactement qu’est-ce que je

veux faire et je vais pas perdre mon temps à euh x c’est tout ça mon objectif. » (NRD-AVT)

Dans son premier entretien, Asma répète par cinq fois « c’est ce que je veux » en énonçant les paramètres de son séjour projeté au fur et à mesure. L’ensemble des besoins sur place est ainsi prévu, cadré, organisé... rien ne semble laissé à une improvisation *in situ* :

ENQ : « Donc qu’est-ce que est-ce que euh donc là le choix des villes donc évidemment des spécialités mais est-ce qu’il y a d’autres facteurs est-ce que c’est parce que vous avez des gens que vous connaissez dans cette ville-là. »

ASM : « Non non. »

ENQ : « Dans les environs ? »

ASM : « Pas du tout par exemple à Montpellier je je connais PERSONNE à Montpellier pourtant c’est mon premier choix c’est par rapport à la spécialité c’était ma préférence. »

ENQ : « D’accord. »

ASM : « C’était c’est ce que je veux donc c’était mon premier choix (ASM-AVT). »

Le moment avant le départ semble aussi le temps pour montrer que les grandes ambitions pour soi s’inscrivent dans la construction d’un espace global. Certains témoignages inscrivent la mobilité à venir dans une histoire commune des deux espaces objectivés, en tissant des liens personnels entre les deux entités ainsi subjectivées :

« Je je cite euh un exemple d’ici en Algérie je veux visiter l’Espagne ou l’Allemagne je paye déjà le transport cher c’est pas x d’avoir le visa une fois en France faire du tourisme devient très très facile ici l’avantage que j’ai pourquoi j’ai choisi la France c’est en quelque sorte un euh centre de recueil pour moi il m’est facile de m’intégrer chez eux j’ai beaucoup de proches là-bas euh la langue j’espère que ça va pas poser de problème euh le l’échange scientifique entre notre université et là où je vais EST déjà instauré donc au moins il n’y aura pas de problèmes même si je veux entamer des démarches dans un centre ou un autre faire euh des des collaborations tout de suite parce que je veux aussi créer une certaine euh connivence entre nos deux pays entre les universités j’aimerais bien que dans un avenir qui soit proche ou lointain ces échanges deviennent plus (intimes). » (NRD-AVT)

J’espère modalise un devenir énoncé dont l’énonciateur admet ne pas avoir le contrôle ; l’expression n’apparaît de fait que dans les entretiens pendant-mobilité. L’absence de contrôle peut être renforcée en s’en remettant au divin (dont le caractère idiomatique et routinier n’enlève rien) :

« Je sais ce que je veux faire que ce soit ici ou là-bas + maintenant si j’ai de meilleurs x c’est là où je vais et j’aurais inshallah j’espère de meilleurs moyens. » (NRD-AVT)

Ce qui relativise dramatiquement l’affirmation « je sais ce que je veux faire » la précédant.

D’autres modalisations du projet énoncé ont été relevées avec *j’aimerais (bien)*, dont l’exemple suivant est l’un des très rares rencontrés dans un entretien avant-mobilité, et doublé d’un « espérons », mais réfère en réalité au présent et non au projet migratoire :

« Il y a personne qui peut faire ça donc moi j’aimerais bien enfin espérons d’ici euh d’ici que je termine mes études et tout je crois que ça va marcher. » (ASM-AVANT)

Le vœu formulé avec *j’aimerais* concerne donc toujours un contexte d’ici, quel qu’il soit, et non le projet d’un ailleurs :

ENQ : « Et euh vos parents ils euh ben ils sont heureux que vous soyez revenus + rassurés. »

RED : « Ben oui c’est aussi pour eux que je suis revenu [pour leur faire plaisir].

ENQ : « [Oui] »

RED : « Pour ne pas dire euh voilà notre fils il est- euh il a il a grandi maintenant il nous a quittés euh il a fait sa vie et tout ça oui moi mes parents parfois ils tombent malades et tout ça j’aimerais bien être à côté d’eux. »

ENQ : « Oui »

RED : « J’aime bien j’aime bien m’occuper [d’eux quand ils euh...]. »

ENQ : [mh + mh

RED : “Voilà +.” (RED-APRES)

Il est donc remarquable que les verbes marquant l’investissement et la capacité de choix sont des ressources plus exploitées dans les entretiens avant-mobilité. Après la mobilité, les verbes volitifs sont beaucoup moins fréquents. Ce constat nous permet de lancer une piste interprétative qui nécessiterait de réunir un faisceau d’indices pour étayer l’hypothèse suivante : la formulation des possibles est hésitante compte tenu d’un futur personnel et professionnel souvent incertains.

5. Conclusion

Dans le discours émergent les espaces à prendre et ceux qui sont pris. Le positionnement singulier du sujet dans l’expérience du mouvement est instancié par l’énonciation des coordonnées sociales des lieux qui participent à la construction de l’Espace et des espaces. Ainsi, le monde se reconfigure par les potentialités et l’effectivité de l’habiter : au fur et à mesure que le projet migratoire prend forme, les lieux de l’ici et du là-bas se trouvent subjectivés.

Le départ n’est possible que par l’énoncé d’un projet, construit, choisi, scandé, avec des objectifs à atteindre de réussite professionnelle, d’indépendance personnelle qui viennent se confronter aux peurs inavouées du désancrage. Les objectifs sont répétés pour masquer les contraintes du départ de l’ici vers le là-bas. Les *topoi* changent de résonance au fil du développement de la mobilité. Si la sphère familiale semble stable dans sa cohérence et que le pays d’origine est chargé de doutes autant que d’espoir, le départ et le retour donnent corps à une réalité vécue en mouvement : où qu’on soit, la place est à construire. La conquête des espaces est à la fois la résultante et le possible de l’expérience.

Contrairement aux discours institutionnels, qui donnent l’impression d’une mobilité aisée et fluide - dans le schéma d’une économie de la connaissance en phase avec les principes du néo-libéralisme - la reconfiguration des catégories de pensée influence directement l’accès possible aux savoirs disciplinaires et aux expériences humaines. Nous posons que l’habiter permet l’ « entrer » dans son expérience migratoire et l’ancrage nécessaire à l’appropriation. Cependant, la construction mouvante et continue de nouvelles trajectoires migratoires esquissent de nouvelles modalités de penser « l’habiter ».

Bibliographie

- Bachelard G., *La poétique de l’espace*, Paris, Les presses universitaires de France, 1957.
- Bakhtine M., *Marxisme et philosophie du langage. Essai d’application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris, Éd. de Minuit, Paris, 1977 [1929].
- Benveniste E., *Problèmes de linguistique générale*, tome I, Paris, Gallimard, 1997 [1966].
- Benveniste E., *Problèmes de linguistique générale*, T. II, Paris, Gallimard, 1974.
- Berque A., *Écoumène*, Paris, Belin, 1987.
- Bergson H., *L’évolution créatrice*, in *Ecrits philosophiques*, Paris, coll. Quadrige, PUF, 2011 [1907].
- Berthomière W., « La mondialisation au prisme des migrations internationales », in *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 39 (1), 2009, p. 141-160.
- Bruslé T., « Rendre l’étranger familier. Modes d’appropriation et de catégorisation de l’espace par les migrants népalais en Inde », in *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 26 - n°2 | 2010, mis en

ligne le 01 septembre 2013, consulté le 26/01/2017. URL : <http://remi.revues.org/5141>

- Boyer F., « Le projet des migrants touaregs de la zone de Bankilaré : la pauvreté désavouée », in *Wiener Zeitschrift für Kritische Afrikastudien*, 8, 2005, p. 47-67.
- Calinon A.-S., Ploog K. et Thamin N., « Cartographie de l’espace dans l’élaboration discursive de projets de mobilité de jeunes Algériens », in *Les Cahiers internationaux de la sociolinguistique* dir. Gohard-Radenkovic A. & Veillette J., *Nouveaux espaces dans de nouvelles logiques migratoires ? Entre mobilités et immobilités des acteurs*, Paris, L’Harmattan, 2015, p. 77-106.
- Debray R., *Eloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010.
- De Gourcy C., « Partir, rester, habiter : le projet migratoire dans la littérature exilaire », in *Revue Européenne des migrations internationales*, vol. 29, n°4, 2013a, p. 43-57.
- De Gourcy C., « Circulation estudiantine en France et projets migratoires sous contraintes. Figures de l’étudiant algérien dans la mondialisation », in *Cahiers Québécois de démographie*, vol 42, n°2, 2013b, p. 373-390.
- De Gourcy C., « Partir pour revenir ou partir pour quitter ? Le projet d’études des étudiants algériens entre autonomie et attaches », in S. Mazzella (dir), *La mondialisation étudiante. Le Maghreb entre Nord et Sud*, IRMC - Kartala, 2009, p. 97-116.
- De Gourcy C., « Le projet migratoire entre logique d’attractivité et logique d’hospitalité. Le cas des étudiants algériens », *Revue de l’Institut de Sociologie*, Bruxelles, n°1-4, 2007, p.131-148.
- De Gourcy C., « Autonomie dans la migration et dimension mémorielle des lieux », *Revue Espaces et sociétés*, ERES, n°122, p.187-204.
- Di Méo G. et Pradet J., « Territoire vécu et contradictions sociales : le cas de la vallée d’Aspe (Pyrénées occidentales), in G. Di Méo (dir.), *Les territoires du quotidien*, Paris, L’Harmattan, 1996, p. 51-86.
- Hoyaux A.-F., « Les constructions des mondes de l’habitant : Eclairage pragmatique et herméneutique », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Epistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, document 232, mis en ligne le 15 janvier 2003, consulté le 15 janvier 2017. URL : <http://cybergeo.revues.org/3401> ; DOI : 10.4000/cybergeo.3401
- Deprez C., « Langues et espaces vécus dans la migration », *Langage et Société* 121-122, 2007, p. 247-257.
- Frémont A., « Recherches sur l’espace vécu ». In: *Espace géographique*, tome 3, n°3, 1974, p. 231-238.
- Kerbrat-Orecchioni C., *L’énnonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand colin 2009 (5^e édition).

- Kristeva J., « Une poétique ruinée », préface à M. Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 5-27.
- Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des idées, 1945.
- Ma Mung E., « Le point de vue de l’autonomie dans l’étude des migrations internationales. « Penser de l’intérieur » les phénomènes de mobilité », in F. Dureau et Hily M.-A. (éds.), *Les mondes de la mobilité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 25-38.
- Salignon B., *Qu’est-ce qu’habiter ?*, Paris, Ed. de la Villette, coll. Penser l’espace, 2010.
- Paillé P. et Mucchielli A., *L’analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Ripoll F. et Veschambre V., « L’appropriation de l’espace comme problématique », *Norois*, 195 (2), 2005, p. 7-15.